

## Les défis des études supérieures en droit : comment motiver les jeunes chercheurs ?

Colloque Lyon 2/Ottawa, mai 2023

V. Goesel-Le Bihan

Professeure de droit public à l'Université Lumière Lyon 2

Directrice de Transversales - Unité de recherche en droit

Le sujet est immense. Il consiste à se demander quelles sont les conditions les meilleures pour effectuer un travail de thèse, c'est-à-dire celles qui vont permettre au doctorants de prolonger et, si possible, de renforcer leur volonté propre.

Une sous-question se pose immédiatement : quels sont les destinataires de cette question ? *a priori* tous les enseignants chercheurs. On pourrait donc la reformuler ainsi : comment nous, enseignants-chercheurs (EC), pouvons-nous - ou devons-nous - participer à l'entretien et au renforcement de cette motivation ? Mais dès qu'on y réfléchit, très vite, on se met à catégoriser les enseignants-chercheurs, c'est-à-dire à imaginer les réponses possibles par catégories spécifiques de destinataires en fonction des responsabilités qu'ils assument.

Un directeur d'unité de recherche (UR) ne va pas, en particulier, apporter la même réponse qu'un directeur de thèse. Au vu de sa fonction particulière, il va insister sur l'insertion dans l'unité pour entretenir la motivation. Il va donc chercher à infuser dans chaque doctorant une part de la motivation collective, de la motivation qui est celle du groupe. A cet effet, il proposera aux doctorants des séminaires - soit de discussion du travail de la thèse, soit de discussion plus libre - ou encore une participation au travail de recherche de l'unité, participation qui peut être soit organisationnelle, soit scientifique.

Si on pose en revanche la question à un directeur de thèse, la réponse sera évidemment plus individuelle : elle va passer par une réflexion sur le style de direction à adopter. On sait en effet - des enquêtes ont été réalisées sur ce point auprès de doctorants - que la direction idéale est pour eux une direction structurée qui s'inscrit dans une relation interpersonnelle chaleureuse, c'est-à-dire pour exprimer les choses autrement, une direction qui associe expertise scientifique, disponibilité et encadrement suffisant et enfin, soutien - en particulier psychologique - à l'avancement du travail.

Donc première observation que l'on peut faire : la réponse à cette question sera différente en fonction de la casquette de l'enseignant chercheur à qui on la pose.

Autre question que pose ce sujet : comment le traiter dans une séquence dont il est prévu depuis l'origine qu'elle associerait les doctorants ottaviens et lyonnais. En d'autres termes, quel dispositif retenir ? On aurait pu imaginer de leur donner d'abord la parole et qu'ils proposent une sorte de liste, de cahier de doléances de toutes leurs attentes à

l'égard des EC et des unités de recherche. Avec moi en face - ou au milieu - qui, en tant qu'interlocutrice, en aurait forcément pris acte, aurait sans doute considéré que des progrès sont toujours possibles, à la fois du côté des EC et des UR, tout en proposant de rester réaliste compte tenu des contraintes croissantes qui pèsent sur les EC.

Ce rôle, qui aurait consisté à maintenir une sorte de face à face entre les doctorants et les EC tout en les ramenant finalement à la réalité - dont on sait qu'elle est souvent décevante par rapport à l'idéal - m'a toutefois semblé peu constructif - et pour tout dire - ingrat.

J'ai donc fait le choix d'un autre angle d'attaque. Celui de considérer cette table ronde comme une opportunité : non pas de lister simplement les différentes formes d'aides à la motivation envisageables ou espérées, mais qu'elle constitue en elle-même une aide à la motivation. Comment ? en leur proposant une aide dont l'objet est certes restreint, mais absolument essentiel à mes yeux : leur apprendre à s'aider eux-mêmes, les aider en d'autres termes à se passer progressivement de nous, à devenir autonomes - ce qui est de toute manière le but de leur cheminement.

Ce, dans un travail de co-construction sur quelques mois, en leur proposant des pistes dès la fin de l'année dernière et en leur laissant le temps d'y réfléchir, d'en discuter avec les autres doctorants de leur UR, le cas échéant de les expérimenter, de les compléter, de les affiner, de les relativiser ou même de les contredire.

En procédant en 2 temps :

- Premier temps, qui est à mon sens, un passage obligé, celui de la nécessaire prise de conscience des contraintes qui pèsent sur le travail doctoral qu'il faut accepter de voir en face.

Pourquoi ? parce que s'aider soi-même, c'est d'abord être lucide, c'est-à-dire développer une capacité d'analyse, abstraite puis concrète (d'auto-analyse, donc, lorsqu'on est confronté soi-même aux difficultés que l'on avait envisagé d'abord abstraitement)

- Second temps : dans ce cadre-là, les aider à repérer et à investir les espaces de liberté qui subsistent, dont ils peuvent se saisir afin de les occuper en fonction de leur personnalité.

Un pari, donc, qui est de miser sur l'intelligence des choses - sur les vertus de l'analyse - en considérant qu'elle peut être un formidable levier de l'action, et pas de n'importe quelle action, mais d'une action respectueuse de la singularité de chacun et qui démultiplie ainsi les chances de succès. Et du même coup, soit dit en passant, parler aux EC eux-mêmes, qui doivent également maintenir et renforcer leur motivation tout au long de leur carrière. Car, si les EC sont démotivés, comment les doctorants, qui les prennent souvent et au moins en partie pour modèle, pourraient-ils maintenir leur motivation initiale ?

Autre question : avec quels outils aborder cette réflexion ? quel corpus leur proposer ? Le choix a été fait d'emblée d'une démarche ouverte, qui, bien au-delà du travail de thèse, irait piocher ailleurs des analyses, des comptes-rendus d'expériences, des "trucs" susceptibles de maintenir l'élan initial. Car les épreuves que les doctorants doivent surmonter ne sont pas, à mon sens, différentes de celles que rencontrent tous ceux qui s'attellent à un moment de leur existence à un grand projet, qui durera plusieurs années et pour lequel il faudra également maintenir ou renforcer la motivation initiale. D'où mon corpus, qui va d'écrits - canadiens ou français - relatifs à la thèse à des écrits qui

concernent la préparation d'une oeuvre littéraire ou au dossier du Monde "Comment les idées viennent aux scientifiques", qui est paru en 2019 et dans lequel sont interrogés des scientifiques de toutes disciplines - sciences dures et sciences humaines et sociales - qui ont innové dans leur domaine et qui expliquent comment ces idées leur sont venues et leur manière de travailler.

*Bibliographie :*

R. Barthes, *La préparation du roman II (L'oeuvre comme volonté)*, Cours au Collège de France, 1979-1980, <http://revue.roland-barthes.org/audio/> et Editions du Seuil, 2015, 608 p. (surtout à partir de la séance du 12 janvier 1980). Dans ce cours, remarquable d'intelligence et de sensibilité, il s'interroge sur les conditions de préparation d'une oeuvre littéraire - qu'il appelle par commodité « roman » - et va ainsi suivre l'oeuvre de son projet à son accomplissement, donc du vouloir-écrire au pouvoir-écrire.

M. Beaud, *L'art de la thèse. Comment préparer et rédiger un mémoire de master, une thèse de doctorat ou tout autre travail universitaire à l'ère du net*, La Découverte, 2006 (avec des rééditions successives), 216 p.

G. Belleville, *Assieds-toi et écris ta thèse ! Trucs pratiques et motivationnels*, PU de Laval, 2014 (et pour une version synthétique que l'on peut écouter en ligne, v. sa conférence donnée aux doctorants de l'Université de Strasbourg : <https://www.raccoursci.com/ressource/assieds-toi-et-ecris-ta-these-trucs-pratiques-pour-la-redaction-scientifique/>).

L. Bourdages, *La persistance au doctorat - Une histoire de sens*, Ed. revue et augmentée, Presses de l'Université du Québec, 2001 et [https://extranet.puq.ca/media/produits/documents/1127\\_9782760523319.pdf](https://extranet.puq.ca/media/produits/documents/1127_9782760523319.pdf). Il s'agit de sa thèse en sciences de l'éducation que l'on peut télécharger sur internet et qui explore le lien - au travers de la récolte et de l'analyse de récits de vie de doctorants - qui lui semble exister entre l'histoire personnelle de chaque doctorant, le sens de son projet doctoral dans sa vie et sa persistance au doctorat.

R. HESS, *Produire son oeuvre - Le moment de la thèse*, Tétraèdre, 2003.

*Le Monde*, *Comment les idées viennent aux scientifiques*, Interviews publiés en décembre 2019 et janvier 2020.

Pourquoi nous intéresser, via R. Barthes, aux écrivains, souvent illustres, comme Balzac, Flaubert, Kafka ou Proust ? parce que la motivation des doctorants me semble également pouvoir être renforcée par la création d'un **compagnonnage** - mental - avec ceux qui ont certes une oeuvre déjà faite, mais qui, bien sûr, ont d'abord dû la faire. Plus précisément, la connaissance de leur expérience, de leurs décisions comme de leurs indécisions, me semble susceptible de susciter des identifications motrices, des identifications mobilisatrices, sur lesquelles le doctorant pourra s'appuyer dans les moments difficiles, dans les moments de solitude qu'il va inévitablement traverser. Bref, à **partir des autres et avec les autres**, parfois illustres, qu'ils soient scientifiques ou écrivains, aider les doctorants à cheminer, à devenir eux-mêmes - ou mieux - le meilleur d'eux-mêmes.

Deux difficultés ou défis seront examinés successivement :

**Premier défi : La thèse ou la nécessaire mise à distance du monde**

**Second défi : La thèse ou la nécessaire invention d'une "vie méthodique"**

**Premier défi : La thèse ou la nécessaire mise à distance du monde**

Pour traiter de cette rivalité entre la thèse et le monde, qu'il va falloir mettre à distance, je vais utiliser la distinction qui est celle retenue par R. Barthes dans son cours, entre ce qu'il appelle "le Bureau" d'une part, et la vie personnelle et sociale d'autre part. Le monde est donc découpé en deux, avec les obligations professionnelles d'un côté et la vie personnelle et la société en général d'un autre côté.

**1er volet : La thèse contre "le Bureau" (Kafka)**

Lisons le paragraphe intitulé le Bureau (dans *La préparation du roman* de Barthes, le Bureau entre en conflit avec cette préparation) :

*Le Bureau vaut ici pour toute forme d'aliénation quotidienne (« aller au bureau tous les jours ») : tout ce qui est obligatoire pour gagner sa vie, c'est le Bureau même si cela ne consiste pas à aller dans un bureau, c'est le prix qu'il faut payer à la société pour vivre ;*

R. Barthes prend l'exemple de Kafka, qui était conseil juridique dans une compagnie d'assurance, et qui vivait la suspension du travail d'écriture littéraire au profit de son travail de "Bureau" - c'est lui qui utilise cette expression - comme un arrachement, donc de manière douloureuse :

*(Kafka dit que quand il écrit une phrase ou qu'il dicte une phrase à une secrétaire à l'intérieur du Bureau, il a un grand dégoût de cette phrase de bureau) : « Enfin je dis la phrase, mais il me reste une grande terreur parce que je vois que tout en moi est prêt pour un travail poétique, que ce travail serait pour moi une solution divine, une entrée réelle dans la vie, alors qu'au bureau je dois, au nom d'une lamentable paperasserie, arracher un morceau de sa chair au corps capable d'un tel bonheur [...] »*

A l'identique, même si ce n'est pas l'écriture littéraire mais la thèse qui est ici en cause, cette dernière va entrer en conflit avec tout ce que l'on doit faire pour gagner sa vie, **toutes les formes d'obligations professionnelles** : pour un doctorant, il s'agit d'un éventuel travail pour financer sa thèse, des TD ou des cours qu'il doit dispenser, des surveillances qui y sont attachées, de l'aide à l'organisation des colloques, mais aussi de la participation scientifique à de tels colloques, donc de l'insertion même dans l'équipe de recherche à laquelle le doctorant est rattaché et des conséquences qu'elle emporte.

Mais attention, l'expérience vécue peut être différente. R. Barthes cite en effet celle de Queneau qui vivait le contraire :

*Mais bien sûr il faudrait dire qu'aucun principe psychologique n'est sûr ni n'est universel. Et je me souviens très bien que Queneau, par exemple, qui avait comme vous le savez des fonctions d'édition chez Gallimard et donc allait au Bureau tous les jours pour s'occuper de l'encyclopédie de la Pléiade par exemple, disait qu'il n'aurait pas pu écrire s'il n'avait pas eu cette obligation. Il avait en quelque sorte besoin d'aller au bureau pour ensuite, le soir, avoir une espèce d'autre énergie, une autre énergie pour écrire.*

Et justement, que nous dit la différence de perception de Kafka et de Queneau ? que le conflit, la rivalité, sera sans doute d'autant plus marqué en fonction de l'intérêt que l'on porte à ces activités, ou de façon plus large, de l'énergie - qui peut être variable - dont elles sont susceptibles d'être à l'origine. Pour revenir à la thèse, il faut ici insister sur l'ambivalence de la demande adressée par les doctorants aux unités de recherche ou des offres de participation dont ces dernières sont à l'origine, **et cela vaut même pour la participation à ce colloque**. En quel sens ?

- D'abord dans le sens où les doctorants demandent souvent à être associés aux travaux de recherche des UR, mais quand la demande arrive, ou que la promesse de participation doit être tenue, elle peut apparaître tout d'un coup comme empêchant de travailler sur la thèse, elle entre en rivalité avec la thèse.

- Il en va de même lorsque l'UR organise des sessions de présentation de leur thèse par les doctorants. Une telle initiative est sans doute une bonne chose, mais elle peut aussi, à un moment ou à un autre, apparaître comme une contrainte, comme les obligeant à sortir de leur propre travail pour participer à la fabrique du travail des autres

doctorants. La confrontation aux autres doctorants peut également être, au moins provisoirement, démotivante. En témoignent en particulier les propos de certains doctorants dans l'ouvrage de Louise Bourdages. On peut commencer par citer le cas de Louise elle-même : les séminaires, dit-elle, ont nourri son sentiment (préexistant) d'incompétence :

*je me retrouvais débutante parmi d'autres étudiants, dont certains étaient très avancés [...].*

Ses besoins étaient différents car elle avait terminé ses études depuis 8 ans et elle a eu par ailleurs un sentiment de régression par rapport à son statut professionnel habituel (elle enseignait déjà à distance à l'Université). En plus, elle estime avoir perdu son temps, les séminaires ne l'ayant que peu aidée à avancer dans son projet de recherche. On peut aussi citer le cas de Florence, dont elle parle également :

*on m'a [...] fait participer à des séminaires soi-disant de méthodologie où tout le monde pouvait dire n'importe quoi à n'importe qui.*

Le "rien", par opposition, peut alors paraître idéal, mais il ne l'est sans doute pas non plus, même s'il nous a été infligé à nous, doctorants d'un autre temps. Le risque qu'il emporte est énorme et porte même un nom si l'on en croit R. Barthes : la névrose du CNRS. Lisons-le sur ce point :

*Effectivement on sait très bien que si on a trop de temps pour écrire et qu'on ne maîtrise pas ce temps par une règle au sens monastique du terme, cela peut être la catastrophe. Ça existe d'ailleurs dans l'ordre des études, car il existe, entre nous soit dit, ce qu'on appelle la névrose du CNRS. Ce qui veut bien dire que quand, ayant énormément lutté, un candidat chercheur finit par avoir une bourse de recherche, s'il n'est pas rattaché à un bureau, ce qu'il ne veut absolument pas bien sûr, eh bien au bout de quelques mois il devient névrotique. Il ne sait plus comment employer son temps, il est perdu, et donc c'est pour ça que le CNRS, très conscient et très soucieux de la santé mentale des chercheurs, prend tout de suite soin de rattacher le chercheur quand il s'agit de disciplines un peu vagues, comme la littérature, à un laboratoire, un centre de recherche, à une tâche collective, l'équipe, l'équipe qui va sauver de la névrose.*

D'où la nécessaire conciliation, l'équilibre à atteindre, toujours difficile, contingent et provisoire. Il faut en tout cas prendre conscience de cette rivalité, qui est à la fois nécessaire - la liberté totale est le plus souvent angoissante - mais doit être gérée au mieux (choix des meilleurs horaires pour l'activité contrainte lorsque cela est possible, choix de l'activité professionnelle la moins désagréable possible etc.).

**2. Second volet : La thèse contre la vie personnelle et sociale.** Ici, pour la vie personnelle, commençons par lire *L'art de la thèse* de M. Beaud (p. 68) :

*Enfin - et cela concerne plus votre vie personnelle que votre thèse - vous avez à organiser votre vie - y compris votre vie familiale ou de couple - en fonction de votre thèse. [...] dès lors que l'on vit en couple, l'attitude de l'autre va être déterminante dans la capacité que l'on aura de venir à bout de la thèse : a fortiori s'il y a un (ou des) enfant(s). Car mener à bien une thèse, c'est imposer pendant des années à ses proches des contraintes et de longues périodes de non-disponibilité. Et beaucoup d'étudiants ne finissent jamais leur thèse, faute d'avoir su s'imposer l'indispensable discipline personnelle ou d'avoir bénéficié d'un contexte favorable.*

C'est dit et c'est assez démotivant...

Là aussi, il y a une forme de rivalité entre la thèse et la ou les personnes avec lesquelles on partage son existence - ou en tout cas qui forment notre entourage proche — avec, par conséquent, la nécessité de les concilier. Même si les proches vont être souvent

dédicataires de la thèse, ils sont également des obstacles possibles à sa réalisation (v. certains récits de vie de doctorants dans la thèse de L. Bourdages).

La même chose avec le monde (au sens de la société), qui souvent "ne va pas bien" (R. Barthes), et qui invite à prendre parti, sur les réseaux sociaux en particulier aujourd'hui.

Avec ici, à nouveau, une ambivalence : les autres peuvent également être énergisants. Ils n'ont d'ailleurs pas forcément des rôles immuables, pouvant être tour à tour des obstacles ou des atouts, des soutiens.

En découle l'accusation - ou au moins l'auto-accusation - fréquente et souvent vécue très douloureusement d'"égoïsme". R. Barthes nous dit à ce sujet, et je crois son analyse très lucide sur ce point, qu'il faut à la fois assumer **de passer** pour un égoïste, un être indisponible (assumer donc de ce fait une forme de dévalorisation aux yeux des autres), mais, pour y arriver, il faut survaloriser son travail, ce que la société n'aide pas forcément à faire, il faut construire et reconstruire sans cesse le sens de son travail pour l'opposer aux différentes forces de distraction qui le menacent en permanence.

On pourra visionner en ce sens l'extrait du film d'A. Resnais, "On connaît la chanson" où la dévalorisation de son travail par la doctorante jouée par A. Jaoui trouve un écho immédiat et persifleur du côté de son interlocuteur joué par J-P Bacri : <https://www.dailymotion.com/video/xafcpd>.

Comment maintenir le sentiment intime de la valeur du travail de thèse ?

Sans doute, d'abord, en choisissant un sujet qui nous ferait déplacer des montagnes, bref un sujet qui nous plaît (v. en ce sens, L. Bourdages - le doctorant doit se pencher sur lui-même et sur son histoire personnelle pour identifier son champ d'intérêt - et citant un autre auteur (même p.) : "le choix du sujet s'enracine dans une motivation personnelle caractérisée par le sens d'une mission" ; v. aussi mon intervention à un colloque dont le sujet était "Le droit prétexte" : on peut aussi réfléchir sur le droit comme prétexte de faire en partie autre chose que l'on aime...).

Sans doute - et les 2 peuvent être liés - arrivons-nous à mettre temporairement le monde de côté, car nous avons l'intime conviction que nous pouvons contribuer à sa compréhension et peut-être même à son amélioration. (V. Kafka cité par R. Barthes, "Dans le combat entre toi et le monde, seconde le monde"). Cela permet d'assumer d'être généreux d'une autre manière, dans la thèse elle-même (c'est la question de l'engagement). Mais, attention, l'engagement n'évite pas toujours une certaine souffrance morale liée au sentiment d'"extrême sophistication" (R. Barthes) du travail opéré, qui peut sembler un luxe face à l'urgence et à l'importance des problèmes qui se posent dans le monde. Savoir si je dois avoir un petit a) et un petit b) dans telle subdivision peut paraître une question dérisoire alors que le monde semble aller de moins en moins bien.

*Il y a une sorte de chantage permanent de l'actualité à celui qui écrit et à celui qui, en écrivant, fait mine d'oublier cette actualité (R. Barthes).*

Cet égoïsme - ou plutôt cette apparence d'égoïsme - et la survalorisation de la thèse qu'il suppose (dont on peut souffrir - v. Balzac ci-dessous, cité par R. Barthes) suppose d'être maintenu dans la durée.

*"L'égoïsme de l'homme qui vit par la pensée est quelque chose d'affreux. Pour être un homme en dehors des autres, il faut commencer par s'en mettre réellement en dehors. N'est-ce pas un martyr pour un homme qui ne vit que par l'épanchement des sentiments, qui ne respire que tendresse, et qui a besoin de trouver sans cesse près de lui une âme pour asile, de méditer, de comparer, d'inventer, de chercher sans cesse, de voyager dans les espaces de la pensée, quand il aime à aimer".*

Pour y arriver, le doctorant doit se protéger par divers moyens, en sachant d'abord **dire "non"** (v. en ce sens à la fois R. Barthes et G. Belleville).

- Premier moyen : en se mettant temporairement et périodiquement en vacance de la société (dans un lieu où on est inatteignable - cas des périodes de vacances, qui sont souvent idéales pour cela, dans la mesure où elles permettent aussi une forme de vacance sociale). Lisons en ce sens Flaubert, cité par R. Barthes :

*Flaubert (en 1853, il a trente-deux ans) : « Il me faut, pour écrire, l'impossibilité (même quand je le voudrais) d'être dérangé. »*

Ce n'est plus la peine de dire non, puisqu'on se place volontairement dans une situation où toute sollicitation extérieure est temporairement suspendue. Ces périodes de vacance peuvent être soit solitaires, soit avec d'autres doctorants, soit même organisées ou proposées par des UR ou des écoles doctorales (v. les retraites d'écriture proposées au Canada ou en France ; pour un ex., v. celle organisée par une UMR du CNRS à la Saline Royale d'Arc et Senans en 2021, <https://umrausser.hypotheses.org/18802> : "Cette retraite s'est révélée très positive pour les doctorants participants : au-delà du cadre de travail propice à l'avancement des recherches individuelles, et de la possibilité d'y consacrer un temps privilégié, l'occasion de travailler en commun et d'échanger sur des aspects partagés du doctorat a été source de réconfort et de motivation"). Mais, attention, les retraites d'écriture "organisées" ne durent que quelques jours... et on n'écrit pas une thèse en quelques jours ; il faut donc ensuite que le doctorant, s'il l'estime souhaitable, prolonge ce temps en organisant ses retraites lui-même.

- Second moyen : en assumant le côté bizarre, extraordinaire d'un tel travail, mais en l'opposant aux autres avec délicatesse, courtoisie et humour. On a le contre-exemple du personnage joué par Agnès Jaoui (dans l'extrait du film précité) qui a un côté passif-agressif dans son attitude et l'exemple de Proust auquel se réfère Barthes dans son cours : gêné par les cavalcades des enfants de ses voisins du dessus alors qu'il dort le jour et écrit la nuit, il leur offre des chaussons... Aux doctorants de trouver leurs chaussons, c'est-à-dire ceux qui conviendront le mieux à leur entourage et permettront de rendre plus douce cette rivalité !

Il faut donc se valoriser en tant que personne qui fait une thèse. Pourquoi, parce que cela donne la force de l'égoïsme, cela permet de substituer à la générosité de l'être - celui qui dit oui, qui est disponible - une autre valeur, qui est, entre autres, celle du savoir, de la science, mais qui intègre également les investissements propres à chacun et qui sont directement liés à son histoire personnelle.

Mais cette valorisation suppose pour être tenue dans la durée toute une organisation de la vie, mieux, **une invention, une construction de la vie quotidienne orientée vers la réalisation de ce travail**. Que le doctorant y réfléchisse, en prenant conscience des choix qui s'offrent à lui, afin de privilégier les solutions qui sont en accord avec lui-même,

voire qui vont lui permettre de se sublimer, voilà ce que je vous propose d'examiner dans le second temps.

## Second défi : La thèse ou l'invention d'une "vie méthodique"

*Je tire ce mot "la vie méthodique" d'une phrase de Chateaubriand, quand il était ambassadeur à Rome, où il avait une vie très réglée, et il disait : "Les Romains sont si accoutumés à ma vie méthodique, que je leur sers à compter les heures ! (R. Barthes)*

Pour le doctorant, l'idéal à mon sens serait de s'inventer une vie régulière, non pas ascétique (au sens où elle impliquerait une diminution des plaisirs), mais au contraire épicurienne (le travail à faire serait fait dans des conditions qui maximiseraient le plaisir personnel, chacun devant réfléchir à une organisation idéale du travail où sa personnalité, toujours singulière, y trouverait également son compte).

Et là, comme R. Barthes dans *La préparation du roman*, on s'intéressera à des choses qui peuvent paraître assez futiles, assez secondaires alors qu'elles sont à mon sens la condition *sine qua non* du prolongement de l'élan initial. Elles ne garantissent rien, mais y réfléchir et faire ensuite des choix en connaissance de cause me semblent être de nature à favoriser l'accomplissement de la tâche.

### 1. Premier volet : L'équilibre personnel

*[Je pense que la créativité est favorisée par un bon équilibre mental, qui passe par bien manger, faire de l'activité physique [...]] (Guillaume Fond, psychiatre et chercheur au CHU de Marseille, dont la recherche concerne le lien entre le microbiote et les maladies mentales, Dossier du Monde).*

Nager, courir, marcher, ramer, taper dans un ballon, à chacun son type d'exercice, l'essentiel étant le soin apporté au corps, à son bien-être et, absolument essentiel, à l'entretien de son énergie. L'exercice physique me semble également permettre une forme de réconciliation avec soi-même, en particulier lorsque l'on traverse des périodes d'intense réflexion sur des problèmes difficiles, la possibilité d'une auto-dévalorisation étant toujours susceptible de poindre ou de s'installer.

### 2. Deuxième volet : Les lieux de travail

Une idée-force : il faut les choisir en fonction de ce que on aime. Certains ont besoin d'un "supplément de maison" (comme le dit R. Barthes) et ne peuvent travailler en bibliothèque ou dans un bureau. Ou ont besoin d'alterner entre la maison et la bibliothèque ou le centre de recherche.

Pourquoi la "maison" (au sens de "tu es où ?" "à la maison") ? c'est un lieu possible d'autarcie (avec un frigo et un petit congélateur), qui permette donc une certaine auto-suffisance, qui **laisse l'énergie libre pour l'oeuvre à faire**. A partir de là, si on crée un lieu suffisamment confortable et clos, un état d'esprit va pouvoir naître **qui ne fait pas - ou qui fait moins - du nouveau, de l'aventure au dehors une valeur : le nouveau - la force du nouveau - passe dans la thèse, est intériorisé** (R. Barthes).

Sachant que la "maison" peut être grande :

- Commençons par le lieu plus intime, qui est parfois la seule pièce de l'appartement : **la chambre**. Pourquoi choisir de travailler dans la chambre ? R. Barthes nous répond et cite Proust. Comme l'écrivait en effet Proust à propos de certaines chambres, on y est à la fois - ce qui concilie deux valeurs antagonistes - "caché comme dans un nid et libre comme dans un monde". Dans sa chambre, on peut en effet écrire en pyjama, avoir à sa



disposition toute la "papeterie du travail", relire tout fort ses phrases pour voir si elles s'enchaînent bien, bref faire ce que l'on veut...

Je vous renvoie également sur ce point à Rémy Hess, qui écrit cette fois à propos de la thèse et du doctorant :

*Une bonne installation du dispositif (de travail) permet de s'y sentir bien, et d'y retrouver une sorte de cocon avec lequel il pourra assez vite renouer s'il s'en est éloigné (p. 100).*

Avec une seconde question : où s'installer dans la chambre ? Au bureau ou sur le lit ? C'est l'expérience de Flaubert, telle qu'exposée et analysée par R. Barthes, qui peut être citée ici :

*Pour Flaubert, le lit correspond à la phase de la pensée (quand il n'y a pas lieu d'écrire, quand l'œuvre n'est pas encore dans l'écriture, quand elle a à affronter une pensée, alors le lit est bon.). À trente et un ans, en 1852, il dit : « Il faut que je sois dans une immobilité complète d'existence pour pouvoir écrire. Je pense mieux couché sur le dos et les yeux fermés ». Donc pour Flaubert, penser, c'est le lit ou le divan, et écrire, c'est la table.*

Continuons par le second choix, toujours dans la maison et lorsque l'on habite avec sa famille : celui, moins solitaire, d'une **pièce commune**. On peut en effet préférer être davantage parmi les autres, en s'installant par exemple à la cuisine, pour suivre d'un oeil l'activité qui s'y déroule, ou au salon ou dans le jardin (avec un casque si nécessaire pour conserver une concentration auditive maximale tout en ayant part - mais seulement visuellement - à l'éventuelle agitation qui y règne). Le choix, si on en a la possibilité, peut aussi être celui d'une terrasse, qui permet d'être à la fois dedans et dehors, en dehors et dans le monde, dans une sorte de surplomb qui peut être très jouissif pour penser ou écrire.

On peut enfin bien sûr **sortir de la maison**, pour aller en particulier à la bibliothèque, parfois pour faire des recherches, parfois juste pour être porté par un **élan plus collectif, celui du groupe des autres doctorants**, pour être pris dans un flux global plutôt que de compter uniquement sur soi. On emprunte alors un peu de l'énergie globale.

*D'où une pratique subtile de la Solitude ; l'équilibre optimal serait atteint par cette formule : être seul entouré (avec la nuance affective) par les autres (pour moi, à la fois j'ai besoin de la solitude, mais je ne l'aime pas fanatiquement: j'aime que les autres soient là, autour de moi). (R. Barthes)*

Où aimerais-je travailler aujourd'hui ? est la question que devrait à mon sens se poser chaque doctorant - sachant que la réponse variera sans doute selon l'humeur, le travail à faire (penser ou écrire), les possibilités concrètes qui s'offrent à lui ("maisons" disponibles, bibliothèques ouvertes) et bien d'autres paramètres que l'on ne peut pas tous lister (pandémie interdisant d'accéder aux bibliothèques, blocages de l'université..., avec la nécessité, dans de telles hypothèses, d'organiser les choses d'une autre manière ; V. sur ce point le site canadien <https://www.thesez-vous.com/>).

### 3. Troisième volet : Le rythme

Le doctorant va le plus souvent devoir répondre à la petite voix de la culpabilité qui lui susurre à l'oreille : "Travaille tout le temps : toute minute perdue pour la thèse est fautive". Comment : en s'imposant un **rythme de travail**. R. Barthes cite G. Bachelard sur ce point : le rythme c'est "ce qui dure le plus et qui recommence le mieux" ou encore "Pour durer,

il faut se confier à des rythmes, c'est-à-dire à des systèmes d'instant". Le rythme, est donc un facteur incontournable de durée, de **continuité**. Il permet à la fois de **se ménager un espace de temps pour le travail et d'en sortir**.

Chacun doit évidemment choisir **celui qui lui convient** (certains travaillent mieux le soir ou la nuit - v. en ce sens le personnage écrivain de Balzac qui rentre chez lui et demande "des mots au silence et des idées à la nuit" ; v. aussi le cas de Proust qui écrit la nuit et dort le jour ; d'autres en revanche aiment travailler le jour, en particulier au lever du jour, comme P. Valéry, à 5 heures du matin).

Chacun doit aussi choisir la **durée minimale de temps qui lui convient** (v. la différence entre Geneviève Belleville qui dit aux thésards - même si vous n'avez qu'1/2 heure, cela suffit - et d'autres, comme R. Barthes ou Balzac qu'il cite, qui doivent forcément avoir un temps plus long pour s'y mettre : 3 heures devant lui pour Balzac).

Avec le problème qui se pose immédiatement, et il faut aussi lire R. Barthes sur ce point, qui est de **tenir l'horaire** :

*Le problème de l'Horaire, écrit-il, c'est effectivement de le tenir, car **sa régularité** - sans régularité, il n'a aucune efficacité - est **minée et menacée par les dérangements** [...], par des circonstances qui sont toujours « exceptionnelles » (des cas d'espèce), par des dégoûts, par des flemmes - et aussi par cette dernière ruse qui consiste parfois à entrevoir dans un éclair mauvais la vanité du dispositif, et de l'entreprise, et du but. Alors je crois que contre cela, **la solution**, c'est effectivement - **on ne peut dire que des paroles très banales comme toutes les paroles de sagesse sont banales - de ne pas se décourager**. S'inquiéter d'une rupture d'Horaire, voilà la dernière difficulté suscitée par le démon. Quand on lâche son programme, son horaire, un jour, une semaine, il faut dès que possible reprendre l'horaire. **Le secret du travail d'écriture [et c'est la même chose pour la thèse], à mon sens, est de le fonctionnariser**, d'en faire une tâche, de se rendre soi-même fonctionnaire de son propre travail [...] : il faut faire de la table un bureau où l'on va à des heures régulières. [...] **Car on peut « penser » par inspiration, on ne peut écrire que par labeur**.*

Cette règle est confirmée par les témoignages des scientifiques interrogés dans le dossier du *Monde* :

*La créativité, c'est surtout du travail et de la persévérance face aux échecs. Mon rituel est de m'y mettre dès le matin, avant toute autre chose. La régularité est une clé, comme pour tout ce que l'on souhaite faire évoluer dans sa vie. L'idéal est d'ignorer les mails, le téléphone, de s'isoler en expliquant à son entourage qu'on a besoin de ces moments" (Guillaume Fond, 38 ans, est psychiatre et chercheur au CHU de Marseille).*

L'un de mes proches a inventé pour qualifier cet isolement de chaque jour la notion d'"abstinews" : pas de lecture de la presse ou de connexion sur les réseaux sociaux avant une certaine heure de la journée (après avoir déjà travaillé si possible, ce qui permet de maintenir le rythme).

Bref, vous l'aurez compris, c'est ce rythme qui va permettre le démarrage de la rédaction après la phase de recherche, qui va permettre de surmonter les phases de panne, les **inévitables phases de découragement**. Toujours, il faut reprendre le travail, surmonter les moments de malaise pour laisser advenir - car ils existent - les moments de satisfaction ou même parfois d'exaltation.

On peut enfin distinguer entre le **"petit rythme"** et le **"grand rythme"** (R. Barthes).

Le petit rythme, c'est l'organisation quotidienne du travail alors que le grand rythme, c'est son organisation sur le mois, le semestre ou l'année. Là encore, R. Barthes me paraît être le plus pertinent (et rejoint sur le dernier point G. Belleville). Il oppose, pour le grand rythme, une conception épicurienne - un peu de travail tous les jours, mais ce peu doit être implacablement reproduit - et une conception qu'il qualifie d'"orphique" - qui consiste en une alternance de périodes d'ascèse et de fête, de lâcher prise. Attention toutefois à ce que le lâcher prise ne parasite pas les périodes de travail à venir.

Evidemment, pour les doctorants, le "un peu" va très souvent virer au beaucoup - mais l'idéal serait qu'ils puissent maintenir un temps quotidien de vacance, d'intériorité - ce que R. Barthes appelle des "moments métaphysiques", qui permettent de survivre sans perdre son âme.

Qu'ajoute sur ce point R. Barthes ?

*Quitte à décevoir le suspense du choix, la bonne solution paraît se situer dans une combinaison modérée des deux rythmes, c'est-à-dire un rythme épicurien mais qui comporte des pauses ; un horaire régulier avec, à certains moments, des arrêts, des suspensions, des changements. Pourquoi ces pauses ? Pourquoi introduire des pauses dans le rythme régulier ? Eh bien parce qu'il faut périodiquement [...] reconstituer en soi l'envie de travailler, et pour reconstituer l'envie de travailler, d'écrire, il faut s'arrêter de travailler à certains moments.*

Concluons. Se donner toutes les chances de rester motivé suppose donc à mon sens un double processus :

- une prise de conscience des contraintes, qu'il faut accepter de voir en face : la thèse va être écrite en partie contre le monde et uniquement si l'on organise son existence afin la mener à bien.

- dans ce cadre-là, il faut faire les choix les meilleurs pour soi-même, de lieux et de temps en particulier, ce qui suppose de se connaître et d'approfondir cette connaissance tout au long de l'avancement de la thèse.

Etant précisé, et c'est essentiel, que l'invention de cette vie de doctorant participe toujours de l'invention de la vie même et donne à jamais un atout dont la valeur est inestimable : l'autonomie.